

cieux parfums qu'elle exhale et les splendides couleurs dont elle se pare. Blanche succombait à un mal mystérieux que dissipa bientôt son retour au milieu de sa famille. Avec quelle joie elle redevint la jeune bourgeoise gaie, folâtre, naïve, p'tillante ! avec quel bonheur elle se retrouva dans le modeste salon de sa sœur, assise près de la fenêtre, et passant les journées entre de douces causeries, des promenades au jardin et des travaux d'aiguille ! Georges, au contraire, se sentait mal à l'aise et plein d'ennuis. Étrange contradiction ! A Paris il souffrait des fatigues et des émotions de sa vie politique ; en province, il souffrait de l'absence de ses fatigues et de ces émotions. Aussi ne tarda-t-il point à faire connaître son dessein de retourner promptement à Paris, où l'appelaient les fonctions de conseiller d'État auxquelles il venait d'être nommé.

— Puisque tu te trouves mieux portante et heureuse dans le sein de ta famille, tu pourras demeurer quelques mois encore à Cambrai et ne venir me retrouver que plus tard à Paris, dit-il à sa femme.

Mais Blanche se leva, saisie d'une terreur soudaine, courut près de lui, et passa son bras sous le bras de son mari.

— Non, lui dit-elle, non, Georges, je ne vous quitterai point d'un moment. Que deviendriez-vous seul, au milieu de cette vie qui vous dévore ? Vous succomberiez bientôt au découragement et à la fatigue. Vous partez, je pars avec vous.

Georges sourit.

— Oui, tu as raison, répliqua-t-il, je ne puis me passer de ta présence et de tes soins chéris, ange aimée ! Mon front brûlerait trop douloureusement si tes ailes ne s'agitaient pas avec tendresse pour le rafraîchir. Nous partirons demain ensemble !

— Ensemble, toujours ensemble ! répondit Blanche en serrant dans ses bras Georges, qui couvrit de baisers le front de sa femme.

En effet, leur départ fut arrêté pour le lendemain, et déjà tous les préparatifs s'en trouvaient terminés, quand un événement grave vint le différer.

Emile, parti depuis le matin pour terminer une affaire qui l'appelait dans un village éloigné de quelques lieues, avait promis de se trouver de retour avant midi, et deux heures étaient sonnées depuis longtemps qu'il n'avait point encore paru. Habitée à la régularité et à l'exactitude de son mari, Thérèse se livra bientôt à de vives alarmes que sa mère, sa belle-sœur et Georges ne tardèrent point à partager. Déjà ce dernier avait fait seller un cheval et se disposait à partir pour rejoindre Emile, quand une voiture entra dans la cour de la maison... C'était celle que

l'on attendait avec tant d'angoisses ! Aussitôt, Blanche, Thérèse, madame Dorvilliers et le vieux docteur se précipitèrent vers Emile, pour lui reprocher les inquiétudes où il les avait jetées... le domestique dont s'était fait accompagner le négociant descendit de la voiture pâle et faisant signe à Georges qu'il avait à lui parler.

— Mon maître se trouve gravement blessé, lui dit-il à voix basse ; comme nous sortions du village pour revenir à Cambrai, une voiture qui traversait la grande route fut emportée par les chevaux qui prirent le mors aux dents. Deux femmes et trois enfants se trouvaient dans cette voiture ; personne n'osait aller à leur secours, car c'était s'exposer à une mort certaine. Mon maître seul n'hésita point ; il courut se placer entre la voiture et une rivière vers laquelle se précipitaient les chevaux... Il se jeta sur eux, saisit les rênes, et se laissa emporter courageusement pendant quelques minutes. A la fin, les chevaux s'arrêtèrent, les infortunés furent sauvés et mon maître tomba sans connaissance blessé gravement à la poitrine. Quand il revint à lui, il m'ordonna de le ramener ici. — Si je dois mourir, me dit-il, je veux revoir du moins tous ceux que j'aime. — Donc, monsieur, après avoir fait poser un appareil sur la blessure de monsieur Dorvilliers, je lui ai obéi, je l'ai ramené.

Pendant que le domestique faisait ce récit interrompu par ses larmes, Georges et le vieux docteur prodiguaient des soins à Emile et aidaient à le transporter dans la maison. Chacun témoignait le plus vif désespoir et semblait privé de raison par ce fatal événement ; Thérèse seule, gardait sa présence d'esprit ; elle donnait tous les ordres nécessaires avec un sang-froid et une intelligence admirables... Et pourtant Dieu seul connaît les souffrances et le désespoir qui brisaient alors son cœur.

Dès que cette triste nouvelle se répandit dans la ville, elle y causa une consternation générale. Chacun s'empressa de faire demander des nouvelles d'Emile, et des groupes nombreux de gens du peuple entourèrent sa maison, attendant avec inquiétude le résultat d'une consultation que tenaient en ce moment tous les médecins de la ville, réunis spontanément chez le blessé. Il serait impossible d'exprimer la joie générale qui se répandait partout lorsque leur décision fut connue : la blessure d'Emile ne présentait pas de danger grave et laissait espérer une prompte et complète guérison. Tandis qu'à cette nouvelle inespérée, la famille du malade remerciait la Providence avec des larmes et des transports de reconnaissance, la foule se livrait à des témoignages de joie qui parvin-

rent jusqu'à Emile ; une noble satisfaction éclaira son visage et Georges lui prit la main :

— Voilà la véritable popularité ! voilà la véritable gloire ! s'écria-t-il, Emile, Emile ! que je me sens petit près de toi ! combien ta vie obscure et modeste est plus noble et plus enviable que tous les fastes de ma vie politique !

— Oui ! ajouta le docteur Delloye, oui ! vous avez raison Georges ! Heureux celui qu'entoure la considération publique sans qu'il la sollicite ! Heureux celui qui sait se contenter du sort modeste et calme que la Providence lui a réservé. Les grands sont presque toujours un calvaire au bout duquel se dresse une croix. Si le bonheur est possible sur la terre, c'est dans une vie simple et reposée que protègent le travail et le devoir !

BERTHOUD.

LE CHATEAU DES VIERGES.

Au milieu de ces cris furieux de l'ouragan, de ce craquement épouvantable des mâts tremblant, des vergues vacillantes, la voix du capitaine domine encore.

— Toutes nos voiles sont-elles fermées ? demande-t-il à l'officier de quart.

— Nous n'avons plus un pouce de toile dehors, répond celui-ci.

— Et les vents se fixent-ils ?

— Ils continuent de sauter de l'Est à l'Ouest.

— Oui, dit un matelot, ces coquins-là se font la guerre, et je crois, Dieu me damne, qu'ils ont pris pour champ de bataille le pont de la *Claymore*.

— Ma foi, dit un autre, on n'y voit pas plus clair que dans l'autre monde ; la bourrasque nous ballotte si fort que je gage que le diable lui-même ne sait pas où nous sommes.

— Taisez-vous, s'écrie Arthur croyant distinguer dans le lointain comme une lueur imperceptible... Soudain un arc-en-ciel de feu sillonne l'espace et un cri à glacer d'effroi s'échappe de sa poitrine : Le château des Vierges ! (1) Nous sommes sous le château des Vierges ! répéta-t-il ; la barre au vent ! borde la misaine ! Allons lestes, enfants, lestes, il n'y a pas un instant à perdre.

Il n'avait pas achevé qu'il était obéi. La corvette décrivit un grand arc de cercle en changeant de direction, et l'on entendit distinctement à bord les brisants de la lame qui sifflaient sur les rescifs du château des Vierges.

Le danger passé, le capitaine fit

(1) *The maiden-Castle*, le château virginal ou le château des Vierges. Situé près d'Edinburgh, et ainsi nommé parce qu'un homme et les trois filles y gardaient leurs filles.